



הַיָּמִים עִם מוֹסֵר,  
הַיְשׁוּעָה

הַשְּׁלֵמָה לְיוֹם שֶׁיִּתְחַדֵּשׁ  
וְיִשָּׁעַתְּ לְבָבְךָ  
לְפָנֵי ה' אֱלֹהֵינוּ

החליט שיש להוריד מהפסג  
הובא הלה בפני השופט שפסק  
גלוה לסיביר להקופה קצרה או ארוג  
ובע החוק כי על המשפט להיות 'חסוני'  
20 באשר השלטון החליט לשתוס את פי  
שליטא זועקת ומנחה בדת של תורה נגד  
- עונה שר המשטרה אבי דיכטר בחש  
העדה החרדית. בו הובהר בפניו האבסורד  
ס אלו נגד אחד מעסקניה הנאמנים של  
כר בדיפת שומרי תורה. וכי הדבר נגד  
דטיות ברחבי העולם. ענה דיכטר קצרות  
"ן על מה לדבר!!!"  
מחייבת למסור כלל דין וחשבון על התעללות  
...יבנות שיש לה כלפי העולם - ביחסה למחבלים  
1 בטולם כולו, ואינו בנמצא כי אם אצל  
2, זאכן עבור כך הם מנודים מהעולם כולו  
1 החרדית וברבייה-מנהיגיה אינם ידועים  
1 כי יש כאן "שטח הפקר", ללא צורך  
1 במלשים מהוסרי הגנה אלו - ללא רחם  
1 הטול המשחוללה בראשו כל חוצור  
1 **הענת!**  
1 ולו, מנו באמת מתחולל בארץ הקודש  
1 'הודים, לאחיהם היהודים על שהם דב  
1 'יהבלו מסיני, באין כוצה פה ומצפצף  
1 ועד ה

!!!  
הַיָּדֵי הַנֶּאֱמָר  
תְּחַדֵּשׁ  
הִיכְלוֹ  
שְׁמוּיָא  
תְּבַרְךָ  
וְקַת  
שְׁמוֹ

LUC

CHARTRAND

CODE

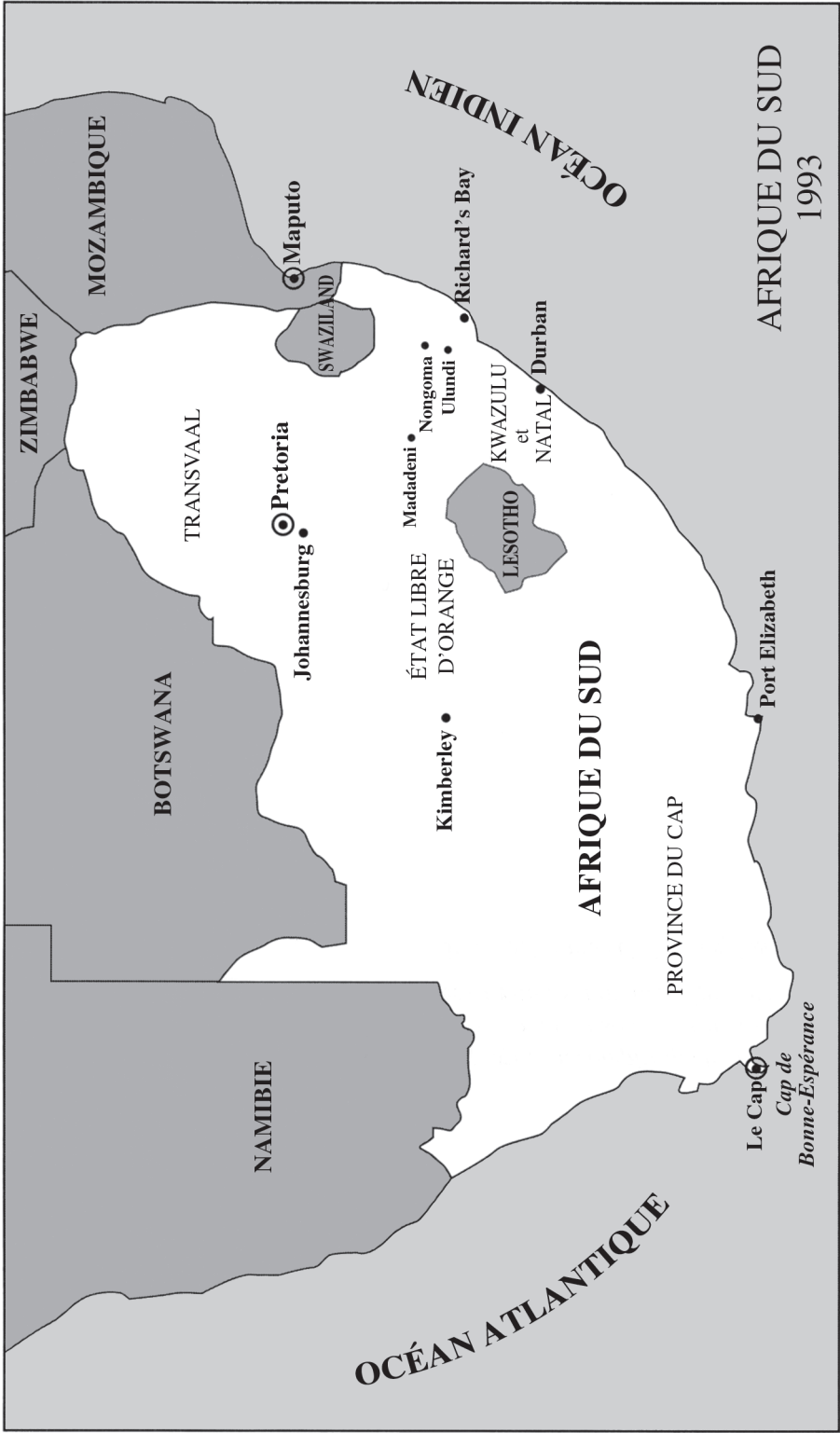
BEZHENTZI

LUC  
**CHARTRAND**  
CODE  
**BEZHENTZI**

*À Chantal*



« Il nous faut parfois accomplir quelque chose  
afin d'en trouver la raison.  
Nos actes sont parfois des questions, non des réponses. »  
John LE CARRÉ, *Un pur espion*



## Prologue (Été austral 1989)

Roelf Krige n'aimait pas cette route même si c'était une des plus belles sur lesquelles il ait jamais roulé. Elle longeait les pentes abruptes en serpentant et courait au-dessus des falaises qui déboulaient jusque dans la mer. Le temps d'une courbe, il pouvait apercevoir, en bas sur sa droite, les vagues turquoise et bleues qui crevaient sur les rochers dans un bouillonnement d'écume blanche. Il n'y avait pas un nuage et le soleil de l'après-midi faisait cuire les flancs rocheux et s'exhaler les odeurs des pins.

Assis à droite, Krige conduisait, négociant chacune des courbes avec une prudence calculée. C'était un homme trapu, au teint hâlé, affublé d'une mince moustache châtain. Son regard allait et venait du rétroviseur à la route, à l'affût de toute anomalie, du moindre signe suspect. En cas d'embuscade, il n'y avait pas d'échappatoire possible, aucune route secondaire à emprunter, aucune possibilité de virer de bord en catastrophe. La montagne à gauche. Le précipice à droite.

Il regarda par-dessus son épaule et vit l'hélicoptère qui survolait la mer. Tout était normal. Dans la voiture qui le précédait, une Opel blanche roulant fenêtres ouvertes, deux des leurs, bien armés, ouvraient la route. Celle qui le suivait, une Camaro décapotable rouge, semblait occupée par un couple de touristes en vacances mais la femme et l'homme

étaient aussi des leurs. Les fenêtres de la Mercedes conduite par Krige étaient fermées, et les vitres, à l'épreuve des balles.

Avant d'atteindre cette route panoramique, alors qu'elles roulaient encore sur l'autoroute, les voitures changeaient régulièrement de position, se dépassant de temps en temps pour ne pas donner l'impression qu'elles formaient un convoi. Mais ici, pas question de doubler.

À la gauche de Krige, un autre homme, cheveux gris coupés ras et lunettes de soleil, saisit le micro de la radio. Comme Krige, il portait des manches courtes.

— Ici Malan. C'est à moins d'un kilomètre. Il y a un petit embranchement à droite. C'est là qu'il faut tourner.

En haut d'une crête, le convoi déboucha sur le spectacle grandiose de la rencontre de deux océans. Tout en bas, une longue plage presque blanche accueillait les dernières vagues moutonneuses de l'Atlantique. De l'autre côté, par-dessus l'isthme étroit, naissait l'océan Indien. Et au loin, droit devant, se profilait le cap de Bonne-Espérance. Ils étaient au bout de l'Afrique.

— C'est magnifique!

Le passager assis derrière Krige et Malan avait parlé.

Malan enleva ses verres fumés et se tourna vers lui.

— Pour moi, c'est le plus bel endroit du monde. Il y a sûrement fort longtemps que vous ne l'avez vu!

— Je l'ai vu en rêve pendant des années!

Les trois hommes rirent et se détendirent quelque peu.

La voiture de tête activa son clignotant et les deux autres l'imitèrent. Les trois véhicules s'engagèrent sur la petite route qui descendait vers la plage. L'hélicoptère passait juste au-dessus de leurs têtes.

Krige et Malan appartenaient tous deux aux Services correctionnels d'Afrique du Sud. Ils étaient gardiens de prison, tout comme les occupants des autres voitures, mais leur tâche s'était profondément modifiée depuis quelques mois. Ils étaient devenus les gardes du corps de leur prisonnier et celui-ci, d'une certaine façon, était leur véritable patron.



Krige lui jeta un coup d'œil par le rétroviseur.

— Malheureusement, je ne pense pas que vous aurez le temps de vous baigner, Madiba.

— Non. Pas cette fois-ci.

«Madiba» était le surnom donné par ses proches à Nelson Mandela. Et ces hommes, ses geôliers, en étaient venus à se considérer comme ses amis.

Krige surtout en ressentait une immense fierté. Mandela connaissait le nom de sa femme et ceux de ses trois fils, les dates de leurs anniversaires, et s'informait de leurs progrès scolaires comme s'ils avaient été ses petits-fils.

Mais, pour longtemps encore, Krige devrait garder cette fierté pour lui. Officiellement, Nelson Mandela était un détenu, même s'il vivait en quasi-liberté, même s'il avait multiplié depuis quelques mois ses déplacements secrets à travers le pays, toujours sous bonne escorte, même s'il disposait désormais d'un bureau et d'un téléphone, et même s'il recevait de plus en plus de visiteurs.

Mandela avait jusqu'ici refusé toutes les offres de libération qui lui avaient été faites par le gouvernement sud-africain. Plus le temps passait, plus son pouvoir de négociation augmentait et il savait qu'avant longtemps il pourrait dicter toutes les conditions de sa remise en liberté.

En attendant, il préparait discrètement son retour à la vie publique.

Krige pensait souvent à l'ironie de la situation. Il accompagnait dans tous ses déplacements le prisonnier politique le plus connu de la planète, mais, les quelques fois où ils s'étaient trouvés dans des lieux publics, personne ne l'avait reconnu. Mandela était maintenant un vieil homme aux cheveux blancs, et toutes les photographies de lui qui circulaient à travers le monde avaient été prises au moins un quart de siècle plus tôt, à l'époque de son emprisonnement, quand il était encore dans la force de l'âge.

L'hélicoptère s'était éloigné, pour ne pas attirer l'attention sur le groupe de voitures qui arrivait près de la plage.

Les trois automobiles se garèrent à une certaine distance l'une de l'autre, pour ne pas donner l'impression qu'elles étaient ensemble. Il n'y avait en vue que des petits groupes dispersés de vacanciers.

Le jeune couple sortit le premier. L'homme portait un sac de plage et la femme était munie d'un appareil photo. Ils s'arrêtèrent, feignant d'admirer le paysage. Les deux hommes de l'Opel étaient restés dans leur voiture, surveillant la route. Malan descendit de la Mercedes et alla ouvrir la portière arrière. Mandela descendit à son tour.

Il portait une chemise fleurie à manches courtes, un pantalon gris et des sandales. Il scruta la plage, grimaçant sous l'éclat du soleil.

— Vous le voyez? demanda Malan.

Celui-ci s'était approché. Il avait passé une veste pour camoufler son arme.

— Il est là.

— Vous êtes sûr que vous voulez y aller seul? demanda Krige. Ce n'est pas autorisé. Si je vous accompagne, tout ce que vous direz restera absolument secret, vous le savez.

— Merci, Roelf. Je ne m'inquiète pas de vous. Mais il a été convenu que j'irais seul. Croyez-moi, il n'y a pas de danger.

Mandela s'éloigna en marchant vers la mer. Il se dirigea lentement, les mains dans les poches, avec la nonchalance d'un promeneur, vers un homme coiffé d'un chapeau de paille, en train de pêcher, dans l'eau à mi-jambe, le pantalon roulé sur les mollets.

Il s'arrêta à quelques mètres derrière lui et le regarda un instant, comme s'il s'intéressait à la pêche. Vu de dos, l'homme semblait assez vieux, à la façon dont sa mince silhouette se courbait au-dessus des vagues, comme un roseau.

Mandela cria pour couvrir le bruit du ressac.

— Alors, ça mord, monsieur Whitehall?

L'homme se retourna. Il était grand, avec des traits anguleux et un nez sévère dont l'arête faisait un angle au milieu

et bifurquait vers le bas. Aux tempes, ses cheveux étaient presque blancs. Son chapeau jetait une ombre sur ses yeux.

Il cria à son tour.

— Ça mordra car nous avons fait fuir les requins!

Il recula jusqu'à la grève et vint se tenir aux côtés de Mandela.

Les gardes observaient de loin cette scène énigmatique. La discussion dura près de quinze minutes. De loin, on aurait pu croire que les deux hommes parlaient de pêche, car l'inconnu écartait de temps en temps les mains pour mimer la longueur d'un poisson.

Puis ils se serrèrent la main et Mandela revint tranquillement vers la voiture.

À mi-chemin, un homme et une femme qui venaient en sens inverse le saluèrent de la main et crièrent quelque chose. Mandela bifurqua dans leur direction.

Les crans d'arrêt de six pistolets semi-automatiques sautèrent en même temps.

— Merde! Qu'est-ce qu'il fait? Ce n'était pas prévu, grommela Malan.

Mandela resta quelques instants avec le couple, mais rien ne se passa. Il les salua et revint vers la Mercedes.

— Qui était-ce? demanda Malan.

— Seulement des touristes allemands... qui malheureusement n'ont pas suivi les appels au boycott touristique de l'Afrique du Sud, ajouta-t-il, narquois.

— Et qu'est-ce qu'ils voulaient?

— Oh! seulement se renseigner sur les sentiers de promenade des environs. Mais je leur ai dit que je n'étais pas d'ici. Ils m'ont demandé de quel pays j'étais.

— Et qu'avez-vous répondu?

— D'un pays qui n'existe pas encore!

Il leur fit un large sourire avant de remonter dans la voiture.



Première partie  
(1993)



# 1

Joseph Sundaralingam se tenait tapi dans l'ombre du jardin et se contentait pour le moment d'observer sa future victime. Il avait envie d'une cigarette mais le feu, dans la nuit, aurait pu le faire repérer. Aussi, le fait de voir l'homme fumer, dans la maison, de l'autre côté de la fenêtre grillagée, l'aidait-il à développer une certaine animosité envers lui, car il ne le connaissait pas.

L'autre était torse nu, les côtes saillantes. Il était attablé à un secrétaire en acajou et la lueur d'une petite lampe accentuait ses traits ridés, lui donnant un air fantomatique. De petites lunettes rectangulaires reposaient sur l'angle de son nez. Il écrivait de la main gauche.

Sundaralingam ne savait pas écrire. Pas même en tamoul, sa langue maternelle. Il était vêtu d'un simple short et ses pieds nus mordaient dans la terre meuble des plates-bandes. Quand ce travail serait fini, songea-t-il, il s'achèterait des souliers. Des Adidas. Et des tas de vêtements. Un baladeur aussi et peut-être même une moto. Car l'homme blond avait promis beaucoup d'argent.

Beaucoup d'argent mais sans doute jamais assez pour posséder une villa comme celle-ci, avec des murs en stuc et un toit de tuiles aux pentes aussi légères que celles d'un parasol. Autour, sur trois côtés, une véranda meublée de chaises en

rotin et de tables basses s'ouvrait sur un vaste jardin entouré de cocotiers géants.

La soirée était chaude et l'air, lourd des parfums sucrés de la nuit sri-lankaise.

L'homme de la fenêtre pliait maintenant une feuille... Il la glissa dans une enveloppe et en humecta précautionneusement le rebord avant de la cacheter. Il ouvrit le tiroir du secrétaire et chercha quelque chose qu'il ne sembla pas trouver. Il le referma à clef, se leva et quitta son bureau.

Le Tamoul se tourna alors vers l'autre côté du jardin, à sa droite, et siffla faiblement. Il vit l'ombre de son cousin Kilam Selvadurai se dresser derrière un bosquet. Ce dernier surveillait l'autre côté de la maison et l'homme était passé dans une pièce qui se trouvait de son côté. Les deux guetteurs étaient immobiles. Le chant des grillons qui emplissait la nuit fut soudain étouffé par le vacarme d'une chasse d'eau dont les gargouillis semblèrent pénétrer jusque dans la terre, ce qui fit penser à Joseph qu'il n'avait jamais eu l'occasion de s'asseoir sur une toilette blanche et propre comme celle qui se trouvait assurément dans cette maison.

Il était descendu de son village des montagnes, près des plantations de thé de Kandy, après avoir reçu un message de son cousin, qui lui offrait un travail payant mais exigeant de la force et peu de scrupules. Il était arrivé à Colombo, la capitale, un endroit qu'il n'avait visité qu'une seule fois jusqu'alors. En face de l'hôtel Inter-Continental, au bord de la plage, là où les vagues venaient se briser devant la terrasse d'un restaurant, Kilam lui avait présenté l'homme blond, celui qu'il appelait simplement l'Africain.

Joseph ne comprenait guère qu'un Africain puisse être blond. Pour lui, il devait être noir. Celui-ci ressemblait plutôt à un Allemand. Son visage était dur et ses yeux, voilés par des lunettes, de celles qui se teintent au soleil et qui même le soir ne retrouvent pas toute leur transparence.

Après s'être éloigné des oreilles et des regards, l'Africain leur avait offert ce que jamais Joseph n'aurait cru possible, cinquante



mille roupies chacun pour tuer un homme. Et cet homme n'avait pas d'arme – Kilam, qui le connaissait, l'avait confirmé. L'Africain ne devait pas savoir, avait d'abord pensé Joseph, qu'on pouvait faire tuer quelqu'un pour beaucoup moins que cela au Sri Lanka. Dix mille roupies suffiraient, il en était certain puisqu'il l'avait déjà fait pour cette somme. Mais il se ravisa quand l'Africain posa ses conditions. Cet homme connaissait les prix. Ce mort-là avait tout simplement plus d'importance que les autres et il ne fallait pas le tuer n'importe comment.

À l'intérieur de la maison, l'homme était sorti de la douche. Il ne portait qu'un sarong noué à la taille et revenait dans son bureau. Il éteignit la lampe et la fenêtre disparut subitement comme l'image d'un téléviseur qu'on éteint. Kilam vit la lueur d'une autre fenêtre disparaître sur le côté de la maison et bientôt tout fut plongé dans l'obscurité.

Le Tamoul siffla deux fois, faiblement, pour confirmer que l'étranger était bien dans sa chambre. La consigne était maintenant d'attendre une heure, pour être certain qu'il soit profondément endormi. Kilam, qui habitait la ville, avait une montre, un des nombreux cadeaux qu'il recevait des Européens avec qui il passait la nuit. Quelques gouttes de pluie se mirent à tomber, ce qui plut à Joseph, car, pensa-t-il, le bruit allait les couvrir.

L'heure avait passé et les deux hommes trempés se trouvaient maintenant à l'arrière de la villa, près du mur. Joseph s'inclina légèrement et Kilam se hissa avec agilité sur ses épaules. Posant un pied sur la tête de son cousin, il grimpa encore un peu plus haut, porté par le bras tendu de Joseph. Il parvint ensuite à se retourner et à s'appuyer le dos au mur. De son bras libre, Joseph lui tendit un outil, des pinces à longues branches. Kilam pouvait rejoindre sans peine le fil du téléphone. Il coupa le câble, qui se détendit comme un fouet et alla choir sur la pelouse.

Une fois redescendu, Kilam fouilla dans sa poche, sortit un trousseau de clefs et fit signe à Joseph de le suivre. Chacun

ramassa un gourdin. Kilam avait saisi le sien par le centre et le portait comme un fusil de chasse. Joseph, qui paraissait un géant à ses côtés, avait simplement appuyé son bâton sur son épaule.

Kilam connaissait visiblement les clefs et n'eut pas de mal à trouver les deux qui permettaient d'ouvrir la porte principale, celle qui se trouvait, avait-il dit, le plus loin de la chambre. Les serrures claquèrent à peine et les deux hommes entrèrent sans faire de bruit.

Une odeur de fumée de tabac flottait dans la maison. Leurs pieds nus laissaient des traces mouillées qui luisaient dans la pénombre sur le parquet sombre. Joseph regarda ce salon, d'un luxe comme il n'en avait vu que sur des photos ou au cinéma : de grands divans marocains bourrés d'épais coussins, un tapis persan, une table basse en cuivre sur laquelle était posé un service de thé en porcelaine, une immense bibliothèque en teck couvrant tout un mur, et, aux fenêtres, des draperies de brocart.

Ils traversèrent la maison d'un pas rapide et arrivèrent en vue de ce qui devait être la chambre du maître de la maison. Les domestiques ne dormaient pas ici, avait dit Kilam, mais dans une aile séparée, une petite construction en briques située du côté opposé. Joseph passa le premier. Il poussa la porte délicatement mais celle-ci grinça...

L'homme se redressa dans son lit et se mit à crier de toutes ses forces, avec l'affolement de celui qui comprend qu'il est trop tard. Joseph resta un moment figé à le regarder, constatant à quel point il était vieux et flétri.

— Vas-y ! Frappe ! hurla Kilam dans son dos.

Le géant reprit ses esprits et saisit son bâton à deux mains, comme une batte de baseball. L'homme se cachait le visage et le Tamoul lui balançait de toutes ses forces un coup dans les côtes, qu'il sentit craquer.

Le vieil homme émit un gémissement étouffé et roula en bas de son lit. Joseph s'avança et lui assena un autre coup sur la tête. Son cousin le rejoignit et les deux se mirent à

frapper ensemble, Joseph avec méthode et circonspection, et Kilam de cette façon déchaînée qui caractérise les moins braves dans l'action quand le danger est écarté. C'est Joseph qui lui dit de s'arrêter et que le type était bel et bien mort.

Quand ils eurent repris leur souffle, ils tirèrent la dépouille au pied du lit et Joseph retira le sarong. Le corps nu et sanguinolent gisait devant eux et ils se baissèrent pour le tourner sur le ventre.

— Maintenant, c'est ton travail, déclara le géant avant de sortir de la chambre.

Il fallait le sodomiser. C'est ce qu'avait dit l'homme blond. Son cousin en avait l'habitude et le corps était encore chaud.

Et après – cela aussi, l'Africain l'avait exigé –, il faudrait débarrasser le corps de certaines de ses parties. Cela, ce serait son travail à lui. Il sortit son couteau de sa poche, l'ouvrit et contempla la lame qui brillait faiblement à la lueur d'une lumière provenant de la rue, pendant qu'il entendait le va-et-vient de son cousin dans la pièce d'à côté.

Paul Carpentier, grand reporter, a vu sa carrière brisée après avoir révélé un scandale impliquant un important patron de presse. C'est pourtant à lui que des diamantaires membres d'une secte juive hassidique vont faire la plus étrange des propositions : « Nous vous ouvrirons les portes d'un univers inconnu de la presse mondiale. » Carpentier devra enquêter sur le meurtre de Richard Briand, à Colombo, afin de mettre au jour une conspiration dont l'enjeu est la mainmise sur le cartel international du diamant. Le code Bezhentzi, que lui révèle le grand rabbin, lui permettra de bénéficier de protections secrètes.

Des quartiers sordides de Londres à la Casbah de Tanger, en passant par le Sri Lanka, Carpentier démêlera les fils de cette intrigue qui se noue en Afrique du Sud, au cœur de la tourmente politique qui portera Nelson Mandela au pouvoir. La découverte de fabuleux gisements de diamants au Kwazulu, fief de la guérilla zouloue, menace de plonger le pays dans la guerre civile.

Le journaliste retrouvera sur sa route Isabelle, une danseuse aimée en secret, que le destin avait éloignée de lui. Dans cette aventure se profile l'énigmatique figure de Richard Briand, génial architecte d'alliances secrètes et véritable maître du jeu.



Le journaliste Luc Chartrand a d'abord travaillé pour la presse écrite, notamment au magazine *L'actualité*, avant de se joindre à l'équipe de Radio-Canada en 2000. Primé à plusieurs reprises, l'auteur a signé de nombreux grands reportages internationaux et couvert plusieurs zones de conflits. *Code Bezhentzi*, publié à l'origine en 1998 chez Libre Expression, a été son premier roman.